

À PROPOS D'ANTIGONE

[Jacques Nichet](#)

Érès | « Empan »

2005/1 n°57 | pages 58 à 61

ISSN 1152-3336

ISBN 2-7492-0435-6

DOI 10.3917/empa.057.0058

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-empan-2005-1-page-58.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Érès.

© Érès. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

À propos d'Antigone

Jacques Nichet

Résistance. Dynamiques de résistance... Le projet germe. En ville, le TNT affiche *Antigone* de Sophocle.

Les auteurs anciens ont-ils encore quelque chose à nous apprendre ? Antigone peut-elle être une héroïne du XXI^e siècle ? Que nous dit-elle sur la résistance, sur les leviers activés par la désobéissance, sur le respect dû aux morts ?

Qui mieux que Jacques Nichet, directeur du TNT et metteur en scène actuel de cette tragédie, pouvait nous guider dans l'approche de ce texte et des réflexions à en tirer ? Qu'il trouve ici l'expression de nos sincères remerciements pour la chaleur de son accueil et l'érudition que nous avons rencontrée à son contact.

C'est avec la passion de celui qui a beaucoup travaillé sur le texte que Jacques Nichet nous parle d'Antigone*.

Antigone : paradoxe entre politique et religion

Le mythe d'Antigone est né bien avant Sophocle, nous dit-il. Sophocle va le traiter de façon paradoxale. Il fait disparaître son héroïne éponyme aux deux tiers de la pièce pour mettre en avant un autre personnage, Créon, le roi, qui, « cadavre vivant », poussera de terribles lamentations à la fin de la pièce, en tenant entre ses bras le corps de son fils. Cette œuvre pourrait s'intituler « La tragédie de Créon ». Il perd tout, son royaume et sa famille, en une seule journée.

Créon, en arrivant au pouvoir, en pleine guerre civile, tente avec raison de sortir de la confusion qui règne dans la famille des Labacides. Œdipe est le frère de ses fils et de ses filles puisqu'il a couché avec sa mère. Tout est mêlé, mélangé, même dans la mort : Polynice et Étéocle se transpercent l'un l'autre et partagent la même mort ! Le désordre est général. Dès son premier discours, le « discours du trône », Créon cherche à établir un état de droit en imposant un retour à l'ordre. Les citoyens sont égaux, mais ils seront traités en toute clarté selon leurs actes, justes ou injustes. Le pre-

Jacques Nichet, directeur du
Théâtre National de Toulouse
(TNT), BP49, 31009 Toulouse
cedex 6.

* Propos recueillis par Paule
Amiel.

mier mouvement de Créon est profondément démocratique : le juste doit être traité justement et l'injuste sanctionné. Mais pour faire un premier exemple – et c'est là son erreur majeure –, il sanctionne un mort. Il établit une distinction entre les morts : entre « un mort juste », Étéocle, son prédécesseur sur le trône, et un mort criminel, Polynice, qu'il va laisser pourrir, à la merci des oiseaux et des chiens. D'entrée de jeu, il se trompe en s'en prenant à un mort, alors que tout acte politique s'adresse aux vivants.

Cela rappelle les résistants italiens qui ont accroché le cadavre de Mussolini aux portes de Rome. D'une certaine manière, exposer ainsi ce corps marquait la victoire de la Résistance, mais ce n'est pas un acte humainement supportable. Je ne sais si Mussolini avait une sœur, mais elle aurait pu réagir exactement comme Antigone.

Situation paradoxale : l'acte politique qui voudrait ramener l'ordre chez les vivants entraîne un plus grand désordre parce qu'on s'attaque à un mort. De nos jours, on voit des tombes musulmanes, juives ou chrétiennes, profanées pour des raisons politiques, et c'est toujours aussi intolérable !

Pour Antigone, les morts échappent à la politique : ils ne sont plus ni justes ni injustes. Pas de discrimination entre eux, tous les morts ont droit à traitement égal au royaume d'Hadès. Voilà la position d'Antigone. Elle résiste sur une valeur que nous partageons tous. Mais sa résistance se limite à un seul cas, au cadavre à l'abandon de son frère Polynice. On l'oublie trop souvent.

Dans le texte de Sophocle, Antigone dit avant de mourir : « Si j'avais eu un enfant et qu'on ait interdit à cet enfant d'être enterré, j'aurais accepté la loi de Créon. Si j'avais eu un mari, jeté à la voirie pour être dévoré par les chiens j'aurais accepté la loi. » La citation n'est pas exacte mais elle exprime bien l'aveu trop méconnu de la rebelle. Ce texte a perturbé de nombreux commentateurs. On se fait une idée d'Antigone qui correspond à son mythe plutôt qu'à la réalité du texte ! Même Goethe voulait supprimer ce passage qui devait être selon lui

un rajout de copiste ! C'est pourtant le manuscrit authentique. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Antigone est liée à son frère par la voix du sang, liée charnellement à lui car désormais elle ne peut plus avoir d'autre frère (à la limite, elle pourrait avoir un autre enfant ou un autre mari, si ceux-là devaient mourir). Elle ne peut donc qu'enterrer Polynice. Elle obéit à la loi du sang, du clan, elle s'y raccroche, elle ne se bat d'ailleurs pas pour que soient enterrés d'autres guerriers. Elle ne se battrait pas davantage pour son enfant ou son mari. Juste pour son frère. On a peut-être trop élargi l'image de sa résistance, ce n'est pas une résistance universelle, seulement une résistance à l'intérieur d'un clan familial, une résistance repliée sur elle-même.

Antigone est une pièce complexe. Une vision religieuse refermée sur un clan s'oppose à la fondation d'un État qui installe sa justice sur une première injustice. Comme une religieuse, elle se cloître dans sa vérité : elle a raison parce qu'elle défend son frère, un homme, non un chien, à qui Créon veut voler sa mort. Elle nous fascine parce qu'elle est jeune, qu'elle accepte de mourir sans tarder. Attirée par la mort, elle ne dit jamais oui à la vie. Antigone refuse la naissance, son nom même indique qu'elle est « contre la génération », « Anti-gone ». Elle préfère son frère mort à sa sœur vivante. Elle « exécute » Ismène, elle l'exclut, elle l'écarte définitivement. On ne parle plus d'Ismène dans le reste de la pièce après leurs deux scènes communes. C'est très étonnant. Résistance, oui. Valeur fondamentale d'Antigone, oui, mais en même temps restriction et repliement sur une résistance au point de perdre des repères de vie. On est ému par le courage, la force de résistance de cette jeune femme qui fait basculer Créon du côté de la tyrannie alors qu'il aurait tant voulu au contraire fonder un État juste. Mais lui aussi a préféré la mort à la vie, en voulant régler des comptes avec un cadavre !

Le mythe d'Antigone a effacé la pièce de Sophocle. Le livre de Steiner le montre bien. Il y a en effet un déploiement sidérant d'Antigones dans la vie théâtrale. La fable n'a pas cessé de proliférer en différentes variations dans

« Les arrogants
subissent
de grandes
défaites
C'est le salaire
de leurs grandes
phrases.
Mais avec l'âge
ils apprennent
à comprendre. »

toutes sortes de pays et à toutes sortes d'époques. Ce thème nous touche parce qu'il relie intransigeance, absolu, désir d'en finir vite, fascination de la mort. Antigone échappe. C'est un diamant noir.

Antigone : entre mémoire et trahison

Antigone nous oblige à nous demander comment garder vivante la mémoire des morts.

Chaque année à date fixe en Irlande, une guerre de religion se rallume entre protestants et catholiques. Tout se passe comme s'il fallait résister au nom des morts passés, les siens, sous peine de trahir d'où l'on vient. En traversant les quartiers catholiques, les protestants ressuscitent une guerre civile où chacun vient défendre ses propres morts. Mais les morts appellent les morts !

Alors que les Grecs condamnaient à la peine capitale ceux qui évoquaient les anciennes guerres civiles. Pour eux, il ne fallait plus reparler du passé mais l'enterrer. Grand sujet de débat ! Faut-il regarder une bonne fois en face ses lâchetés et ses horreurs, puis les oublier, ou doit-on constamment raviver des plaies qui ne cicatriseront jamais ? Vraie difficulté que la France a connue avec Vichy et la guerre d'Algérie. Un pays doit apprendre à regarder en face son passé pour en éviter les retours néfastes. Devoir de clairvoyance nécessaire. Mais si l'on n'y prend garde, une trop grande fidélité aux morts peut conduire à l'éternel retour de la guerre !

Dans *Antigone*, le premier chœur clame : « Oublions la guerre. Fêtons la paix. C'est fini. » Et Créon répond : « Non, ce n'est pas fini. Maintenant je déclare la guerre à un mort ! » Mais en reprenant cette guerre injuste, il réactive une injustice qui va entraîner sa chute. Contradiction encore entre cet oubli nécessaire que préconisent les Grecs et un temps de mémoire salutaire pour éviter un retour du refoulé d'autant plus sauvage.

En Irlande, on peut s'interroger sur les raisons qui permettent ces défilés annuels. Pourquoi vouloir systématiquement mettre le feu aux poudres ? Devoir de mémoire ? Fidélité aux morts ? Désir d'affirmer son identité ? La guerre s'entretient. Le sang appelle le sang. Ce qui se passe entre Israël et la Palestine semble sans fin. Les enfants israéliens et palestiniens qui ont perdu père ou mère, frère ou sœur, que deviendront-ils dans vingt ans ? Ne vont-ils pas au nom des morts du passé provoquer d'autres morts ?

Si la résistance est nécessaire, une résistance repliée sur elle-même qui ne voudrait pas voir renaître la vie est dangereuse : on doit donc accepter un peu d'oubli, sinon le conflit peut s'entretenir comme le feu sous la braise. D'une certaine manière, De Gaulle l'a bien montré, qui a trahi la Résistance pour pouvoir refonder un État de droit. Rester en résistance aurait pu déboucher sur une guerre civile. Incontestablement, De Gaulle a été le premier résistant et pourtant

le premier homme à avoir humilié la Résistance, à Toulouse en particulier, pour la faire rentrer dans le rang.

Antigone : valeur de la parole et de la souffrance

J'ai monté Antigone pour poursuivre l'aventure des *Cercueils de zinc*, mon précédent spectacle fondé sur le livre majeur de Svetlana Alexievich. Voilà un grand écrivain, une conscience du siècle, une vraie résistante qui a risqué sa vie en publiant son texte, tant la vérité qu'elle faisait surgir était intolérable pour le pouvoir et pour l'armée en URSS. Sa résistance disait la vérité. Elle permettait d'entendre des femmes et des hommes témoins d'une horreur politique.

De 1979 à 1989, on s'en souvient, l'armée soviétique a occupé l'Afghanistan. Des gosses y étaient envoyés, souvent des jeunes bacheliers ou apprentis, pour sauver, leur disait-on, un « pays frère ». On chantait « la révolution continue », qui dissimulait une occupation coloniale terrible. Ces jeunes soldats étaient tués en grand nombre. Les pauvres mères voyaient arriver des cercueils plombés sans pouvoir revoir une dernière fois leurs fils. C'était en quelque sorte un deuil interdit par l'État, comme dans Antigone. Les officiers interdisaient les enterrements officiels. Pas de cimetières militaires. On dispersait les tombes. On enterrait à la sauvette, parfois la nuit. Dans l'Union soviétique, la presse était muselée : le mensonge effaçait la réalité de la guerre. Svetlana Alexievich a demandé la vérité à des gens ordinaires, et leur parole devenait libératrice parce qu'enfin pouvaient se dire « le chagrin et la pitié ». Ainsi on a pu entendre une résistance née de la souffrance. Ces femmes dont on volait le deuil affrontaient une souffrance extrême. Elles n'avaient plus rien à perdre. Tout à coup, sous le sceau de l'anonymat, elles pouvaient enfin dire leur vérité. Toutes ces vérités fragmentaires, tout ce puzzle de vérités réécrit par Svetlana Alexievich, journaliste et écrivain, racontent l'oppression subie, l'absurdité quotidienne, la

folie du système soviétique. Le livre a contribué à la chute du régime communiste. On a toujours raison de résister, on ne peut pas accepter une souffrance inutile. La vraie résistance répond à la violence. On le voit, la souffrance reste le nœud central.

Pour en revenir aux Grecs, la souffrance ouvre les yeux, apprend à comprendre. Les grands mots, les grandes déclarations, les grands effets d'annonce ne sont que politiques souvent fallacieuses. Le seul qui voit la vérité est celui qui souffre.

Lorsque Créon découvre à la fin de son parcours la souffrance, son personnage bascule. Ses décisions tyranniques ont entraîné la perte de son propre fils. Il gémit, il pleure. Ainsi surgit sa part de féminité refoulée. Car Créon et Antigone incarnent l'opposition du masculin et du féminin. Le masculin affirme le *Logos*, la loi, la raison, les principes, les discours et refoule l'innommé, la *Phoné*, la voix qui souffre.

Il y a le *Logos* d'un côté, la *Phoné*, aussi décisive, de l'autre. Quand Créon découvre à son tour la douleur, il se met à chanter. Ce n'est pas seulement le chœur qui chante : l'acteur chante aussi sa souffrance, il lance des lamentations féminines accompagnées de musique. À ce moment-là, se réconcilient les deux moitiés d'un être, masculine et féminine. La cité ne peut se comprendre sans la souffrance qui permet d'y voir clair. Souvent, on reproche aux gouvernants, à toutes époques, d'être trop protégés de la souffrance. Ils se protègent avec des mots, ils sont coupés de ceux qui pleurent, écrasés, piétinés. La tragédie grecque remet la souffrance au cœur de la cité, comme la seule vérité qui échappe aux grandes déclarations des puissants. Créon a interdit à Antigone de pleurer son frère, donc il va apprendre à pleurer à son tour, en pleurant son fils.

« Les arrogants subissent de grandes défaites
C'est le salaire de leurs grandes phrases
Mais avec l'âge
Ils apprennent à comprendre. »
Ainsi se termine la pièce.